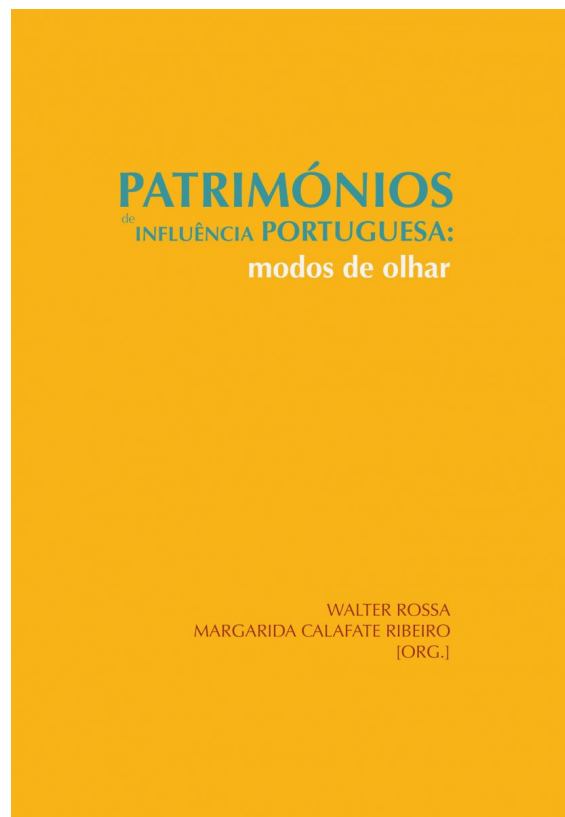


Recension : « Patrimónios de Influência Portuguesa: modos de olhar »

ROSSA, W.; RIBEIRO, M. C. (Orgs.), [2015]. *Patrimónios de influência portuguesa: modos de olhar*. Coimbra, Imprensa Universidade de Coimbra; Fundação Calouste Gulbenkian; Editora Universidade Federal Fluminense.

Daniel Batista Lima Borges
Université Paris Nanterre



[Illustration 1 : couverture]

En 2010 a vu le jour à l'Université de Coimbra - Portugal, un grand groupe de recherche : *Patrimónios de Influência Portuguesa* - PIP (Patrimoines d'Influence Portugaise). L'une des caractéristique qui attire notre attention dans ce projet est la proposition totalement interdisciplinaire de ce groupe de recherches: Architecture, Urbanisme, Études Culturelles, Études Littéraires, Histoire, Anthropologie et Sociologie. À cette interdisciplinarité s'ajoute l'internationalité de ses composantes : brésiliens, français, italiens et portugais, sous la coordination des chercheurs Maria Calafate Ribeiro e Roberto Vecchi. L'un des objectifs du programme est de promouvoir des partenariats entre des universités de plusieurs pays, dans le cadre d'un Doctorat International, récemment créé, et de penser les rapports culturels en langue portugaise dans le monde à partir de

différents points de vue. Ceux qui veulent connaître les résultats récents de ce groupe de recherches disposent maintenant du livre *Patrimónios de influência portuguesa: modos de olhar*, (*Patrimoines d'Influence portugaise : façons de regarder*), paru en 2015 et financé par la Fundação Calouste Gulbenkian. Ce livre, organisé par Maria Calafate Ribeiro e Walter Rossa, est composé de l'introduction à laquelle s'ajoutent douze chapitres, rédigés par plusieurs spécialistes choisis de façon interdisciplinaire, apparemment d'après la formation de base du PIP. Au premier regard, le titre peut décourager un lecteur attentif aux études post-coloniales et habitué à un biais critique : le terme « influence » (*influência*) manque de problématisation dans la préface. Le fait est que, après la parution des écrits de Jorge Luis Borges, le mot « influence » ne peut plus être lu avec assentiment et peut facilement figurer à côté de termes comme « essence », avec sa racine hégélienne, en faisant la base de écritures colonialistes. Le point le plus haut et un peu maladroit de tentative d'explication du terme se situe au moment où, dans l'introduction, les auteurs affirment qu'ils prennent l'influence portugaise dans le monde comme l'opérateur commun « à partir duquel se projette le regard » qui « organise et discipline les limites »^{1,2} Pour beaucoup de cultures timoraises et de cultures amérindiennes quand les Européens envahissent leurs territoires, ils ne font que un retour à leurs cultures d'origines, autochtones. Pour eux, l'influence peut être renversée. En réalité, avec cet ouvrage, les organisateurs se proposent de travailler sur l'influence portugaise dans les différents champs d'application et sur les modalités de l'interculturalité : ils s'attardent sur les aspects formels et informels, administratifs et spirituels, commerciaux et migratoires, coloniaux et post-coloniaux, et cela représente un champ immense et un travail précieux et nécessaire. Dans l'introduction, les auteurs présentent et contextualisent les motifs et les lignes directrices de leur projet scientifique qui vise à structurer cet ouvrage : à partir des intenses discussions portant sur les définitions de patrimoine, ils vont aux source des langues « novilatinas » et de l'anglais pour nous fournir un sens de patrimoine qui tourne autour de « reçu des parents » et « héritage de famille »³ (2015 : 11). Ce sens plus ou moins patriarcal peut sembler un peu excessif, surtout si on le met en relation avec le terme « influence » sans cependant suffisamment problématiser le dernier. Si on accorde une origine portugaise au patrimoine, faut-il reconnaître une paternité presque oedipienne aux patrimoines hors du Portugal ? Un usage mal mené des termes peut facilement reléguer les autres cultures, comme les Ianomami au Brésil, ou les Fataluku, au Timor-Oriental au plan d'acteurs secondaires et de collaborateurs des patrimoines situés au milieu de ces propres cultures. Il faut reconnaître que ces communautés sont beaucoup plus que cela, à cet égard, on peut aussi regretter

1 Toutes les occurrences de citations directes des extraits en langue portugaise sont des traductions libres, de responsabilité de l'auteur de ce compte rendu.

2 Du portugais : « a partir do qual se lança o olhar » que « organiza e disciplina os limites ».

3 Du portugais : « Recebido dos pais » et « herança familiar ».

l'absence du Timor-Oriental dans les analyses portant sur les pays lusophones (2015 : 28-29). Cependant, malgré ces dérapages, le livre survit admirablement à la première partie de son introduction et les auteurs touchent le cœur du sujet quand ils définissent le patrimoine comme étant quelque chose qui pose un problème de pouvoir et de politique. « Reconnaître la culture de l'autre c'est, basiquement, le reconnaître comme sujet de l'Histoire »⁴ (2015 : 16). À partir de cet argument, pour débattre sur les rapports post-coloniaux, les auteurs convoquent les notions d'orientalisme, d'Edward Said, qui a mis en cause l'hégémonie des postulats du récit européen ainsi que les études de Spivak sur le subalterne. Dans cette perspective, ils arrivent à montrer comment les Etudes Culturelles sont en mesure de fournir une base sophistiquée et efficace aux études de patrimoine. Le livre propose douze chapitres, divisés en deux parties : la première, *Conceitos*, est destinée à la mise en cause des concepts, et la deuxième, *Discursos e percursos*, rassemble une grande variété de points de vue, d'objets de recherche et de champs de connaissance. Comme nous ne disposons pas de suffisamment d'espace dans ce compte rendu pour commenter toutes les contributions, nous nous arrêterons pour ce qui est de la première partie sur le troisième chapitre : *Identidade, herança, pertença*, de Roberto Vecchi, où l'auteur maîtrise un vaste et dense réseau de relations formé par les termes de son titre. Vecchi récupère ce que Walter Benjamin désignait comme « constellation critique », « qui fait que la continuité historique explose et se laisse traverser par des regards ou des temps pluriels, parfois opposés ou en conflit. »⁵ (p. 65). Ainsi Vecchi se propose-t-il de réfléchir non seulement sur un assemblage de concepts, mais surtout sur les rapports qui rapprochent ou font différer les éléments conceptuels. Il le fait avec érudition, notamment quand il s'attache à définir l'identité en établissant une liaison directe avec l'idée de patrimoine : « L'identité triomphante s'auto-célèbre dans la dimension monumentale [...] L'identité essentialiste a été et est la matrice des tragédies » (2015 : 65-66). Contre les essentialismes, l'auteur propose l'idée de réseau conceptuel pluriel qui cherche réfléchir au-delà des constructions identitaires, en convoquant l'idée de *Poétique de la relation*, d'Edouard Glissant, pour considérer le mode selon lequel l'identité se construit à partir du rapport à autrui (2015 : 66). Vecchi se montre assez ingénieux dans son texte et manipule efficacement les concepts en faisant la transition de l'idée de patrimoine particulier (familial) vers son acception moderne, en profitant du suffixe qui rattache communauté à patrimoine. Quand il en arrive à la discussion sur le moderne, il récupère la notion de communauté et montre à quel point l'élément commun entre patrimoine et communauté se révèle productif dans la période contemporaine. Il réfléchit, par exemple, sur le fait actuel que l'Europe est en train de redéfinir l'idée de communauté, ce qui inclut la perte de la communauté comme élément

4 Du portugais : « Reconhecer a cultura do outro é, basicamente, reconhecê-lo como sujeito da História. »

5 Du portugais : « que faz com que a continuidade histórica deflagra e se deixe atravessar por olhares ou tempos plurais, às vezes opostos ou em conflito. »

constituant. Vecchi en arrive même à remettre en question le concept de lusophonie, tabou pour de nombreux théoriciens d'études liées à la langue portugaise, (surtout lorsqu'ils sont soutenus par des organismes lusophones de recherches). L'auteur termine le chapitre avec une problématisation assez pertinente par rapport à la re-oedipianisation que la définition de patrimoine semblait proposer au début du livre : « Le patrimoine qui ne se fonde plus sur une essence identitaire peut se re-fonder comme puissance. »⁶. (2015 :72) Le livre présente encore d'autres grands textes, comme l'interview avec Eduardo Lourenço, qui ouvre ses concepts prolifiques sur la carte de la formation des cultures lusophones. A cela s'ajoute le texte *Patrimónios da palavra: reescritas nas literaturas de língua portuguesa*, de Maria Calafate Ribeiro, qui présente des synthèses et des analyses concises, introduit et problématise les discours, les frontières et les croisements historiques liés aux usages de la langue portugaise. Pour démarrer son argumentation, l'auteur pose des questions de base :

Et combien de langues sont mortes pour que le portugais réussisse ? Combien de cultures sont-elles ainsi restées sans voix ? Et comment se sont développées les autres cultures en langue portugaise au sein des contextes coloniaux ? Et, enfin, de quelle façon une langue qui a été la voix et la loi du pouvoir colonial s'est-elle transformée en un espace d'inscription de résistance et de différence et, donc, en instrument d'émancipation ?⁷ (2015 : 175)

Enfin, le chapitre *Corpo, voz et língua como patrimónios de emigração*, de Graça dos Santos est un texte qui présente un grand intérêt. La chercheuse fait une cartographie des vestiges des séparations de ceux qui partent. L'un de ses arguments est que les conditions spécifiques de chaque départ distinguent les expériences de chacun. C'est un chapitre émouvant, mais qui ne perd aucunement en rigueur académique ; l'auteur livre ses propres expériences comme les témoignages de la migration de son père, arrivé en France depuis le Portugal salazariste, venu à la recherche de meilleures conditions de vie. Ainsi, sur le plan des événements, Dos Santos nous montre qu'un départ est aussi un acte d'amour extrême. Elle le fait aussi sur le plan du langage et décrit les rapports de langue (parlée et corporelle) du point de vue de celui qui émigre. Ce texte exprime la formation de la subjectivité d'un corps dans des schémas sociaux et corporels qui porte des marques particulières, réprimées entre le lieu qu'on abandonne et le lieu de destin. Dans le cas de l'auteur, l'expérience théâtrale devient une alternative pour exprimer ce lieu entre deux cultures, pour prendre conscience des automatismes et trouver la possibilité de les surmonter. Enfin, *Patrimónios de Influência Portuguesa: modos de olhar* est d'une diversité de points de vu nécessaire, soit pour

6 Du portugais : « O património que não se funda mais numa essência identitária pode refundar-se como potência. »

7 Du portugais : « E quantas línguas morreram para que o português vingasse? Quantas culturas assim ficaram sem voz? E como se foram desenvolvendo outras culturas em língua portuguesa no interior dos contextos coloniais? E, finalmente, de que forma é que uma língua que foi a voz e a lei do poder colonial se transformou em espaço de inscrição de resistência e diferença e, portanto, em instrumento de emancipação? »

qui les études des cultures de langue portugaise se décentralisent par rapport au Portugal, soit pour qui nous puissions mettre en évidence les les essentialismes qui hantent le domaine d'études lusophone.